

Inde : poubelle de la planète « techno »

Des hommes, des femmes et des enfants s'empoisonnent en démontant à mains nues nos vieux ordinateurs, en les brûlant à ciel ouvert, en les plongeant dans l'acide. Descente dans le dépotoir électronique du monde.

L'air est irrespirable. Un adolescent vient de mettre le feu à un tas de fils rouges, jaunes et bleus, au beau milieu du cimetière du village. Alors que son visage disparaît dans l'épaisse fumée, il remue la masse gluante avec une tige de métal, comme s'il attisait un feu de camp, immunisé contre l'odeur âcre du plastique carbonisé. Moi, j'ai le souffle court, les yeux irrités et la tête proche d'éclater. Lui, il a l'habitude : c'est ainsi qu'on gagne sa vie à Behta, un hameau poussiéreux en périphérie de Delhi, en Inde. Chaque jour, on y brûle des câbles multicolores pour en extraire des filaments de cuivre, aussi fins que des cheveux d'ange, qui seront revendus au kilo à des ferrailleurs.

Les fumées suspectes attirent peu l'attention des autorités ici. Nous sommes dans un secteur appelé « Loni border », à cheval entre Delhi et l'Uttar Pradesh, l'État voisin : une zone frontière désolée, curieusement épargnée par la circulation automobile et la surpopulation. Le bout du monde. Loni est pourtant le dernier maillon d'une industrie souterraine florissante, qui prend sa source à l'autre bout de la planète : c'est là qu'atterrissent nombre de vieux ordinateurs des pays industrialisés afin d'y être « recyclés ».

La planète croule sous les déchets électroniques. On en génère chaque année de 20 à 50 millions de tonnes dans le monde, d'après les chiffres du Programme des Nations unies pour l'environnement. Rien qu'au Canada, on estime que 1,8 million d'ordinateurs aboutiront dans un site d'enfouissement ou un incinérateur cette année. À cela s'ajouteront 552 000 ordinateurs portables, 2,4 millions d'écrans, 2,4 millions de téléphones cellulaires, 3 millions d'imprimantes, de scanneurs et de télécopieurs. Et ces montagnes de rebuts vont continuer de grossir à mesure que la durée de vie des appareils raccourcit : celle des PC est passée de six à deux ans en une seule décennie !

De moins en moins tolérées dans les dépotoirs des pays du Nord, une part croissante de ces ordures prennent le chemin de la récupération. Mais cette solution, qu'on dit écologique, cache une réalité bien sombre. « En Amérique du Nord, de 50 à 80 % des déchets électroniques qui sont envoyés au recyclage sont en fait exportés vers des pays en voie de développement », estime Jim Puckett, directeur du Basel Action Network, une ONG de Seattle qui lutte contre le trafic de déchets toxiques. Certains « recycleurs » sont en réalité des marchands de ferraille *high tech*¹ qui s'empressent d'écouler le stock sur les marchés internationaux, en Asie principalement. « Ils facturent des frais aux consommateurs pour reprendre leurs appareils périmés, puis ils reçoivent de l'argent de l'importateur asiatique à qui ils les expédient, poursuit

1. *High tech* : anglicisme signifiant « haute technologie » ou « technique de pointe ».

Jim Puckett. Ils se font payer aux deux bouts. C'est un commerce très rentable. » Beaucoup plus lucratif que le recyclage en bonne et due forme, qui est une opération coûteuse et compliquée, chaque ordinateur étant constitué d'un ahurissant cocktail de matières dangereuses.

Avec la Chine et le Pakistan, l'Inde figure maintenant parmi les principaux dépotoirs électroniques de la planète. Ici, des ouvriers éventrent les vieilles machines pour en extraire le moindre morceau de valeur, en utilisant des méthodes aussi rudimentaires que néfastes pour leur santé et l'environnement. « Beaucoup de gens tombent malades à cause de cela », raconte en hindi² un homme trapu aux cheveux teints au henné qui vient à notre rencontre, mon interprète et moi, alors que nous approchons du brasier de câbles. « Nous savons bien que c'est toxique et que ça donne la tuberculose. Mais nous prenons ce que le marché nous envoie. » Ce qu'il appelle la « tuberculose », ce sont les problèmes respiratoires causés par les vapeurs toxiques : à Behta, c'est devenu une épidémie. « Il n'y a pas d'hôpital dans le coin, poursuit l'homme, seulement des cliniques privées qui coûtent trop cher pour nous. »

L'Inde n'a tout simplement pas les moyens d'éliminer ces détritits proprement : dans tout le pays, il n'y a que trois usines de recyclage d'ordinateurs autorisées par l'État. C'est bien peu pour accueillir la masse de rebuts qu'envoient les pays riches.

2. Hindi : langue la plus commune en Inde, qui comprend de nombreux dialectes.

À Shastri Park, un petit village en banlieue de Delhi, les ordures électroniques sont partout. Elles débordent des locaux crasseux qui font office à la fois d'entrepôts et d'ateliers, gênant le passage des minimotos qui roulent à vive allure dans les allées étroites. Partout, des ouvriers en sueur, souvent de jeunes adolescents, dissèquent les entrailles d'ordinateurs avec une dextérité stupéfiante. Rizwan et Vicky, deux timides garçons de 13 ou 14 ans, sont accroupis parmi des échafaudages chambranlants d'écrans, de lecteurs de CD-ROM et d'imprimantes qui encombrant leur cagibi de béton. À l'aide d'une pince et d'un tournevis, ils démontent des dizaines de claviers d'ordinateurs, un à un, lançant les boîtiers de plastique sur une pile qui s'étend jusque sur le trottoir. Là, trois jeunes assis par terre, pieds nus, fracassent en un coup de marteau des pièces circulaires qu'on trouve dans les moteurs des disques durs. Ils en retirent les bobines de cuivre, qui s'amoncellent autour d'eux comme des boucles de cheveux roux. Plus loin, un homme émacié à la barbe blanche nous fait entrer dans son capharnaüm. Entre les sacs de jute et les boîtes de carton éventrés, on piétine un tapis de petits morceaux de toutes les couleurs, mêlés de vis et de mégots de cigarettes : ce sont les composantes qu'il est en train d'extirper, à la pince, des cartes de circuits imprimés. C'est un travail laborieux, mais chacune de ces cartes renferme un petit butin : on peut revendre à des réparateurs certaines pièces réutilisables, comme les puces, et extraire le cuivre enroulé dans les transformateurs. Il faut parfois préchauffer la plaque au-dessus d'un poêle pour dégager les soudures de plomb qui retiennent les éléments en place.

Rien qu'à Delhi, le recyclage des ordinateurs donnerait du travail à 25 000 personnes, peut-être beaucoup plus, selon des estimations difficiles à vérifier. En bordure de la métropole, à l'est des eaux putrides de la rivière Yamuna, des villages entiers vivent ainsi au rythme des arrivages. Ce sont des lieux de misère infestés de mouches, où l'odeur des déchets surchauffés colle à la peau. Le long des rues, les drains censés recueillir les eaux de pluie sont convertis en égouts à ciel ouvert où macère une boue noire. Dans les terrains vagues aux abords des quartiers, des garçons jouent au cricket parmi les vaches et les détritiques, malgré la chaleur suffocante.

[...]

Noémi MERCIER, « Inde, poubelle de la planète techno », *Québec Science*, vol. 46, n° 1, septembre 2007, p. 18-22.